

La conception de l'homme et de son éducation chez Rousseau et Diderot*

ICHIKAWA Shin-ichi

I. La réponse de Rousseau à la question: Qu'est-ce que les Lumières (Aufklärung) ?

On sait bien qu'à la même question, Immanuel Kant (1724-1804) répondit en affirmant que "Les Lumières, c'est pour l'homme sortir d'une minorité qui n'est imputable qu'à lui"⁽¹⁾.

Jean-Jacques Rousseau fut un des philosophes français qui exprimait sa pensée dans des domaines très divers, mais on peut remarquer sans grandes difficultés que le message qu'il voulut transmettre à ses contemporains fut réduit à son propos clair et distinct qui se trouvait au début de son traité de l'éducation, *Emile* (1762).

"Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses: tout dégénère entre les mains de l'homme"⁽²⁾. (C'est moi qui ai modernisé l'orthographe).

Comme tout le monde le sait, dans cet ouvrage (*Emile*) où Rousseau tâchait d'éclaircir son idée sur l'éducation, il préconisa au précepteur l'absence de toute directivité de sa part envers Emile dont l'esprit n'était pas encore assez développé, comme si l'auteur avait voulu expliquer concrètement ses idées fondamentales. Rousseau lui proposa donc de donner à Emile plutôt «l'éducation négative» en se limitant à «l'éducation des choses.»

"Le plus dangereux intervalle de la vie humaine est celui de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le temps où germent les erreurs et les vices, sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire; et quand l'instrument vient les racines sont si profondes qu'il n'est plus temps de les arracher. Si les enfants sautaient tout d'un coup de la mammelle à l'âge de raison l'éducation qu'on

* Texte remanié de la communication faite, d'abord le 23 août 2000 au CRIFPE (Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante, Université Laval, Québec) lors du séminaire organisé par le professeur Clermont Gauthier, puis, le 7 septembre 2000 au "Department of French & Italian," University of Wisconsin (Etats-Unis) organisé par le professeur François-Victor Tochon.

leur donne pourrait leur convenir; mais selon le progrès naturel il leur en faut une toute contraire. Il faudrait qu'ils ne fissent rien de leur âme jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés; car il est impossible qu'elle aperçoive le flambeau que vous lui présentez tandis qu'elle est aveugle, et qu'elle suive dans l'immense plaine des idées une route que la raison trace encore si légèrement pour les meilleurs yeux.

La première éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire et ne rien laisser faire; si vous pouviez amener votre élève sain et robuste à l'âge de douze ans sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premières leçons les yeux de son entendement s'ouvriraient à la raison; sans préjugé, sans habitude il n'aurait rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendrait entre vos mains le plus sage des hommes et en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation"⁽³⁾.

Dans le célèbre *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Rousseau fait remplacer ses mêmes idées par des termes plus compréhensibles, tels que «l'état de nature» et «l'état de société» et il fait valoir remarquablement que la cause, par laquelle l'homme devint malheureux, se trouvait dans la transition du premier état vers le second.

Dans *La Nouvelle Héloïse* (1761), son seul roman rédigé sous la forte influence de Samuel Richardson, un des grands romanciers anglais du dix-huitième siècle, Rousseau évoque la vie idéale menée dans la communauté de Clarens (en Suisse) où les protagonistes du roman s'installèrent en fuyant la grande ville (Paris) génératrice de tous les maux sociaux.

C'est ainsi que ce que Rousseau voulut faire comprendre et transmettre à son public dans tous ses ouvrages dont le genre littéraire était fort différent, n'a été que plusieurs variations de ses idées constantes exprimées au début de son livre sur l'éducation, *Emile*, pour n'en reprendre que l'essentiel.

Pourtant, ce que je voudrais m'empresser d'y ajouter, c'est que l'idéal de Rousseau était loin de revenir à «l'état de nature». Rousseau savait bien que l'homme qui était déjà passé à «l'état de société» ne pourrait jamais revenir à «l'état de nature» qu'il appellera plus tard «l'âge d'or». C'est parce qu'il lui était impossible d'y revenir que Rousseau considéra comment enrayer cette dégradation: il fit porter tous ses efforts sur ce point essentiel, à savoir, comment sonder les chemins qui restaient encore pour le combattre.

Si le lecteur abordait l'idée de Rousseau sur «l'éducation négative» en la situant dans ce contexte, il pourrait mieux comprendre sa vraie signification.

II. L'idée hypothétique de Rousseau sur l'éducation

La méthode caractéristique de Rousseau dans *Emile* a plusieurs points communs avec celle appliquée dans ses autres ouvrages. Commençons par examiner de plus près la méthodologie employée dans *Emile*.

Dans ce livre, Rousseau eut l'idée d'inventer un jeune garçon imaginaire appelé Emile, ainsi que son précepteur imaginaire qui s'occupait de son éducation en lui apprenant des choses en rapport avec son âge.

Au dix-huitième siècle, le nouveau-né était confié à une nourrice dès sa naissance et élevé sous diverses contraintes sociales. En condamnant cette ancienne «pratique», Rousseau préconisa une nouvelle méthode pour l'éduquer:

“J'ai donc pris le parti de me donner un élève imaginaire, de me supposer l'âge, la santé, les connaissances, et tous les talents convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où devenu homme fait il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paraît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son élève, il sentira bientôt, ou le lecteur sentira pour lui s'il suit le progrès de l'enfance, et la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se sont présentées”⁽⁴⁾.

Fondé sur ce principe d'éducation, le précepteur va élever son élève, Emile. Tenant compte de son âge, il ne recourt jamais à des mots, à cette phase où le caractère de son élève n'était pas encore assez formé, mais uniquement à «l'éducation des choses», parce que Rousseau considère que l'élève n'a pas besoin de savoir tout ce que doivent connaître les grandes personnes.

Rousseau relate ainsi la raison, pour laquelle il insiste sur «l'éducation des choses.»

“car nos vrais maîtres sont l'expérience et le sentiment, et jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme sont des occasions d'instruction pour lui; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue.

Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation"⁽⁵⁾.

Ici encore, Rousseau insiste sur son principe fondamental, à savoir que l'enfant n'a pas à savoir ce qu'il est incapable encore de comprendre.

A mesure qu'il grandit, l'élève doit savoir lire des mots. Il va s'intéresser à des livres tôt ou tard. Quand il s'agira du premier livre à choisir, Rousseau lui donne le conseil suivant:

"Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, et tant que notre goût ne sera pas gâté sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote, est-ce Plin, est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoé"⁽⁶⁾.

L'île isolée où se trouva Robinson Crusoé, héros du roman, n'est pas identique à l'état social que vécut Emile, mais la raison pour laquelle Rousseau préconisa sa lecture est la suivante:

"Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile: mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés et d'ordonner ses jugements sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité"⁽⁷⁾.

Comme l'a indiqué Rousseau, un des mérites de ce livre consisterait sans doute à trouver un moyen de se sauver lui-même, face à une situation périlleuse, comme c'était le cas de Robinson Crusoé.

Parallèlement à ce livre, un autre livre dont Rousseau recommande la lecture, ce sont les *Aventures de Télémaque* de Fénelon et pour cause. Je pense que celui-là aurait servi de réplique au livre, *Emile*, car on y trouve justement Télémaque et son mentor.

C'est ainsi que, Emile étant devenu assez âgé pour se demander si Dieu existe ou pour douter de la providence, le précepteur lui raconte longuement ses propres expériences sous forme de

Profession de foi du vicairé savoyard.

A ce sujet, Rousseau juge utile que ce soit à Emile lui-même de réfléchir sur une question aussi subtile que la religion, en les entendant attentivement.

Pourtant, comme maintenant ce n'est pas notre objectif d'entrer en détail dans le problème de la religion chez Rousseau, je n'en parlerai plus.

De plus, le précepteur intervient également au moment d'essayer de trouver une partenaire idéale pour Emile majeur. Jusqu'au moment où Emile arrive en âge de se marier, il a été élevé selon le principe d'éducation que son précepteur trouvait bon de lui donner.

Pour terminer, afin d'éviter que son élève ne connaisse que l'univers étroit où il avait grandi jusqu'à présent, le précepteur lui recommande vivement de voyager à l'étranger, parce que le voyage lui permettra d'élargir son horizon et de juger plus globalement de l'évolution des choses dans le monde.

Quand il est question du voyage pour Emile, le précepteur décrète que son élève évitera de passer par Paris, car cette grande ville restait une pépinière de tous les maux sociaux. (Pour Rousseau, le salon parisien sera pour toujours le contraire d'une communauté idéale comme Clarens en Suisse.)

Voici ce qu'en pense le précepteur:

"C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvement, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitants se déplacent moins, changent moins de fortune et d'état, qu'il faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le pays. Les Français ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglais sont plus anglais en Mercie qu'à Londres, et les Espagnols plus Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, et se montre tel qu'il est sans mélange: c'est là que les bons et les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir, comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exact"⁽⁸⁾.

Enfin, on comprendra que c'est toujours sur toutes les hypothèses imaginables sur l'éducation d'Emile que Rousseau tâchait de se fonder d'un bout à l'autre de son traité d'instruction.

III. La conception de l'homme et de son éducation chez Rousseau et Diderot

On a déjà écrit énormément d'articles tant sur l'amitié entre Rousseau et Diderot que sur leur rupture ultérieure. Pour n'en retenir ici que quelques-uns parmi les plus impressionnants, je me souviens d'avoir lu avec grand intérêt l'article maintenant un peu dépassé d'Antoine Adam sur *Rousseau et Diderot* (1949)⁽⁹⁾, ainsi que celui de Jean Fabre sur *Deux frères ennemis: Diderot et Jean-Jacques* (1961)⁽¹⁰⁾.

Ayant été nourri de la lecture de ces écrivains des Lumières depuis ma jeunesse, j'essaierai dans les pages qui suivent de me tailler «une petite place» parmi les éminents dix-huitiémistes français que je viens de mentionner.

Sans même remonter à leur divergence de vue sur l'interprétation de la sociabilité, selon laquelle l'homme était censé se trouver ou non dans «l'état de nature»⁽¹¹⁾, on reconnaît actuellement sans courir de grands risques que nos frères ennemis étaient loin de s'entendre sur l'idée fondamentale de la première manifestation du sentiment parmi les hommes. Mon objectif ne sera donc pas d'analyser, par étapes et jusqu'à cette année cruciale (1758), la différence entre leurs pensées, mais de la mettre en relief, selon leur conception respective de l'homme.

Cela dit, au début de son *Deuxième discours* où il fit une tentative de considérations historiques, Rousseau exprima sa propre méthode en rejetant tous les faits historiques:

“Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels”⁽¹²⁾.

Il ne serait pas exagéré de dire que toute son inclination naturelle au raisonnement peut être résumé dans ce passage de Jean-Jacques, puisqu'il me semble que l'étincelle de son génie ne consistait pas à rechercher les traces de l'évolution historique dans ce qui se passa en réalité, mais à supposer que «l'état de nature» aurait précédé «l'état de société», parce que l'homme moderne assistait actuellement à ce dernier.

Après avoir ainsi supposé la possible existence de «l'état de nature», tel qu'il le concevait, Rousseau appliqua également son hypothèse à l'homme sauvage plus ou moins enjolivé à sa

manière avant l'apparition de l'homme civilisé, et il s'exprima ainsi:

“J'avoue que les événements que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses et les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales [...]”⁽¹³⁾.

On sait que, quand à l'homme sauvage, Jean-Jacques profita des récits de voyage de Francisco Coréal (1648-1708), etc. pour en faire la description⁽¹⁴⁾.

Comme on sait que Voltaire en fit une critique acerbe, tout en s'appuyant sur les récits de voyage sur les Caraïbes, Rousseau donna cette image idéalisée de l'homme sauvage:

“[...] errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnaître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières propres à cet état, qu'il ne sentait que ses vrais besoins, ne regardait que ce qu'il croyait avoir intérêt de voir, et que son intelligence ne faisait pas plus de progrès que sa vanité. Si par hasard il faisait quelque découverte, il pouvait d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnaissait pas même ses enfants [...]”⁽¹⁵⁾.

Pourtant, comme Gilbert Chinard l'a remarqué dans son célèbre livre, *L'Amérique et le Rêve exotique* (1934), “Cet homme «libre et fier dans la nature» n'était pas le fruit de son imagination”⁽¹⁶⁾.

A propos du passage dans *Sur l'origine de l'inégalité* où, pour mieux expliquer l'origine de la propriété, Jean-Jacques utilisa habilement la distinction entre «le tien ni le mien»⁽¹⁷⁾, Gilbert Chinard releva là aussi que les missionnaires catholiques étaient les premiers à être convaincus de la crise de la civilisation occidentale, bien avant que Rousseau ne relatât que l'homme était sur sa décadence, au fur et à mesure qu'il se civilisait.

De plus, Chinard s'exprima ainsi:

“Le succès de Jean-Jacques provient précisément du manque d'originalité de ses idées; il flattait les tendances de son temps, il résumait et présentait pour la première fois au public, sous une forme

passionnée et en apparence logique, ce que tant de voyageurs avaient senti, sans toujours pouvoir le dire, depuis deux siècles”⁽¹⁸⁾.

On peut donc évoquer que Rousseau mit à profit sous une forme plus ou moins déguisée les mythes connus depuis l’antiquité et les récits de voyage dont on parlait beaucoup à son époque et qu’il eut tendance, en même temps, à les utiliser en les abstrayant afin d’expliquer l’origine de la société et l’évolution de l’humanité.

Quand à la façon dont Rousseau essaya d’élucider l’origine de l’homme, Peter Gay, historien américain des idées, relève, dans son vaste ouvrage consacré au XVIIIe siècle, la critique cinglante de Ferguson que voici :

“La voie que suit Rousseau, insiste Ferguson, n’est pas la voie de la science; celui qui étudie la société doit se baser uniquement sur l’observation. On ne peut découvrir la nature humaine si on élimine la contribution de la culture pour arriver à l’être original. “L’art lui-même est naturel à l’homme”⁽¹⁹⁾.

Comparée avec la façon dont Diderot suivit son raisonnement, on devrait s’apercevoir aisément que la propension de Rousseau à argumenter était tout à fait différente de celle de son frère ennemi.

Comme l’a relevé Jean Fabre auquel j’ai fait allusion au début de mon article, au contraire de Jean-Jacques, “Diderot ne s’intéressait guère au problème de l’inégalité, ni ne se souciait de remonter à son origine”⁽²⁰⁾, mais il ne s’intéressait à la nature et à l’état des êtres qu’en «devenir».

Alors que Rousseau préparait son *Discours sur l’origine de l’inégalité parmi les hommes*, Diderot à cette même époque rédigeait ses *Pensées sur l’Interprétation de la Nature* (1754).

Il me semble que, dans cet important ouvrage philosophique, toute sa préoccupation était portée sur les phénomènes mouvants dans la nature. Il les décrit plus nettement ainsi :

“Si les phénomènes ne sont pas enchaînés les uns aux autres, il n’y a point de philosophie. Les phénomènes seraient tous enchaînés, que l’état de chacun d’eux pourrait être sans permanence. Mais si l’état des êtres est dans une vicissitude perpétuelle; si la nature est encore à l’ouvrage; malgré la chaîne qui lie les phénomènes, il n’y a point de philosophie. Toute notre science naturelle devient aussi transitoire que les mots. Ce que nous prenons pour l’histoire de la nature, n’est que l’histoire très incomplète d’un instant. Je demande donc, si les métaux ont toujours été et seront tou-

jours tels qu'ils sont; si les plantes ont été et seront toujours telles qu'elles sont; si les animaux ont toujours été et seront toujours tels qu'ils sont, etc. Après avoir médité profondément sur certains phénomènes, un doute qu'on vous pardonnerait peut-être, ô sceptiques, ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été et qu'il sera" (21).

C'est ainsi qu'entre nos deux philosophes se trouvait de plus en plus aiguisé le clivage d'opinions quant à leur interprétation de la nature. Alors que Diderot ne trouvait une grande signification dans la nature qu'en tant qu'objet de «devenir», Jean-Jacques entreprit un revirement fracassant à partir de ce moment crucial en rapprochant la nature de la révélation de la Providence, comme dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* dans *Emile* (1762).

IV. La conception de l'homme, telle qu'on la trouve dans *Emile* et dans *Le Neveu de Rameau*, etc. de Diderot

C'est en 1762 quand on vit Rousseau achever son grand traité sur l'éducation, *Emile*, que Diderot tenta sa première ébauche du *Neveu de Rameau*. Dans son chef-d'œuvre, Diderot fit apparaître non seulement un de ses doubles déguisés en neveu du grand Rameau, mais aussi de nombreux contemporains.

De plus, ce qui est vraiment caractéristique de ce philosophe, c'est que dans ce roman, ainsi que dans ses autres ouvrages, il sembla comprimer au maximum la description dans le récit et qu'il attachait trop d'importance au dialogue échangé librement entre les personnages. Il est certain que le plus vif intérêt de Diderot fut porté plutôt sur les actes de parole et les gestes qu'ils déroulent devant le lecteur au lieu de compter sur le rôle de la description dans le roman. Herbert Dieckmann écrit plus pertinemment:

"Il semble avoir senti que notre tendance naturelle à exagérer et à inventer est provoquée et stimulée par le souci d'obtenir des images frappantes et colorées, que notre indulgence envers les détails élaborés nous éloignent de la vérité et des faits. Apparemment Diderot redoutait aussi la description en raison de la distance qu'elle instaure par rapport à la vie: elle rend l'objet immobile et arrête le mouvement de la vie" (22).

A la suite de Gilbert Chinard, de Herbert Dieckmann et de Jacques Proust, on peut lire le *Supplément au Voyage de Bougainville* (1772) de Diderot comme une critique de sa part vis-à-

vis du *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Jean-Jacques⁽²³⁾ et Peter Gay se joint ici à eux pour dire:

“Il est amusant de lire le *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot à la lumière de sa critique de Rousseau, car Diderot présente une tribu tahitienne idéalisée, où les anciens sont déistes et philosophes de la nature et dont les membres aiment la vie, le sexe, et disent toujours la vérité”⁽²⁴⁾,

mais dans cet important ouvrage de ses dernières années, je peux affirmer relever les mêmes caractéristiques inhérentes à notre écrivain.

Il se pourrait que Diderot qui n'avait jamais eu la chance de visiter Tahiti eût peindre plus ou moins utopiquement ses coutumes et ses habitants. Toutefois, ce qu'il est plus important de noter dans le *Supplément*, c'est qu'il réussit à faire un portrait très vivant de l'aumônier accompagnant l'équipage de Bougainville.

Dans l'incapacité où il se trouva de faire que le prêtre résiste toujours “au pur instinct de la nature”⁽²⁵⁾ à Tahiti, il le fait finalement succomber aux “préceptes” des Tahitiens, parce que “la passion de l'amour réduite à un simple appétit physique n'y produisait aucun de nos désordres”⁽²⁶⁾.

Ne pourrait-on pas trouver en lui quelque chose de plus humain, de beaucoup plus humain que dans le personnage d'Emile, pure invention de Jean-Jacques Rousseau?

V. En guise de conclusion

Pour finir, je voudrais terminer le présent essai en citant ici le début du très stimulant essai sur les femmes que Diderot dut rédiger tout de suite après avoir lu *l'Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* par Antoine-Léonard Thomas (1732-1785). Juste avant d'achever le célèbre triptyque de 1772 (*Ceci n'est pas un conte, Mme de La Carlière, Supplément au Voyage de Bougainville*), Diderot avait dû faire le compte rendu de l'ouvrage de l'académicien, mais il avait trouvé cette longue dissertation “monotone”, parce que, d'après lui, “il [= Thomas] n'a pas connu ni les peines ni les plaisirs de l'amour. Il pense, mais il ne sent pas. Sa tête se tourmente, mais son cœur reste froid et tranquille. Est-ce ainsi qu'on s'occupe du seul être de la nature qui nous rende sentiment pour sentiment et qui soit heureux du bonheur qu'il nous fait?”⁽²⁷⁾

Pour Diderot, il ne faudrait absolument pas que l'unique partenaire de l'homme manque de sentiments, comme Thomas l'a présentée, mais qu'elle réponde aussi promptement que possible à l'appel de l'homme.

C'est dans ce sens-là qu'en guise de conclusion, je ne peux m'empêcher de citer ce beau commentaire d'Arsène Houssaye sur le génie de Diderot:

“Qui peut mieux donner une idée du génie de Diderot que sa critique du livre de Thomas sur les femmes? Thomas passe beaucoup d'années à écrire ce livre. Diderot passe une matinée à en faire la critique. Et voilà que le vrai livre sur les femmes c'est Diderot qui l'a fait, un livre de douze pages, dont le gros volume de Thomas n'est tout au plus que le commentaire”⁽²⁸⁾.

(Tokyo, le 14 juillet-le 14 septembre 2000).

Notes:

(1) Immanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières?* Textes choisis et traduits par Jean Mondot. (Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1991).

Immanuel Kant, *Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung?* “Aufklärung ist der Ausgang des Menschen aus seiner selbstverschuldeten Unmündigkeit.” pp. 72-73.

(2) *Emile* dans les *Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*. (Ed. de la Pléiade, 1969). t. IV., p. 245.

(3) *Ibid.* p. 323-324.

(4) *Ibid.* pp. 264-265.

(5) *Ibid.* p. 445.

(6) *Ibid.* pp. 454-455.

(7) *Ibid.* p. 455.

(8) *Ibid.* p. 850.

(9) Antoine Adam, «Rousseau et Diderot» dans *Revue des Sciences Humaines*. Jan.-Mars. 1949. pp. 21-43.

(10) Jean Fabre, «Deux frères ennemis; Diderot et Jean-Jacques» dans *Diderot Studies*. No.3. (1961). pp. 155-213.

(11) Voir S.Chikawa, *L'Univers des Encyclopédistes*. (Ed. Sekai Shoin, 1995). [en japonais]. pp. 37-39.

(12) Rousseau, *Sur l'Origine de l'Inégalité*, dans les *Œuvres complètes*. (Ed. de la Pléiade, 1964). t. III., pp. 132-133.

(13) p. 162.

(14) p. 1309.

(15) pp. 159-160.

(16) Gilbert Chinard, *L'Amérique et le Rêve exotique dans la Littérature Française au XVIIIe et XVIIIe siècles*. (Droz, 1934). p. 353.

(17) Rousseau, *O.C.*, op. cit., p. 157.

(18) G.Chinard, *op.cit.*, p. 358.

(19) Peter Gay, *The Enlightenment/ An Interpretation. 2: The Science of Freedom*. (Wildwood House, 1973). p. 337.

“Rousseau's way, Ferguson insists, is not the way of science; the student of society must rest his case on “just observation”. Human nature cannot be discovered by stripping away the contributions of culture to arrive at the naked, original being: “Art itself is natural to man.”

- (20) Jean Fabre, *Art.cit.*, p. 170.
- (21) Denis Diderot, *Œuvres complètes*. Ed. Lewinter. t.II., pp. 768-769.
- (22) Diderot, *Contes*. Edited by H.Dieckmann. (University of London Press, 1963). p. 20.
 "He seems to have felt that our innate trend to exaggerate and invent is provoked and stimulated by the concern for striking colourful pictures, that our indulgence in elaborate details leads us away from truth and fact. Diderot apparently also feared description for the distance which establishes with regard to life: it immobilizes the object and stops the mouvement of life."
- (23) Voir *Supplément au Voyage de Bougainville*. Ed. Gilbert Chinard (Droz/ The Johns Hopkins Press, 1935); Ed. Herbert Dieckmann (Droz,1955) et Denis Diderot, *Quatre Contes*. Edition critique par Jacques Proust. (Droz, 1964).
- (24) Peter Gay, *op.cit.*, pp. 95-96.
 "It is amusing to read Diderot's *Supplément au Voyage de Bougainville* in the light of his critique of Rousseau, for Diderot offers an idealized Tahitian tribe whose elders are deist natural philosophers and whose members affirm life, enjoy sex, and always tell the truth."
- (25) Diderot, *Supplément*. Ed. H.Dieckmann, p. 13.
- (26) p. 51.
- (27) Diderot, *O.C.*, Ed. Lewinter. t.X., p. 31.
- (28) Arsène Houssaye, *Galerie du XVIIIe siècle*. Troisième série. "Poètes et Philosophes." (Hachette, 1858). p. 164.